


Les avant-gardes russes et le vêtement moderne


Document de synthèse (août 2015)

Brice D'ANTRAS

Avec le soutien  du Centre national des arts plastiques, commission nationale consultative de soutien à la recherche en théorie et critique d'art de 2000.

Avertissement

Le document figurant sur ce site peut être consulté et reproduit sur un support papier ou numérique sous réserve qu'il soit strictement réservé à un usage personnel, scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. Toute reproduction devra obligatoirement mentionner le nom de l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable du  Centre national des arts plastiques, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

Brice D'ANTRAS

Document de synthèse CNAP

Depuis l'émergence, au milieu du XIXe siècle, de la modernité industrielle, le vêtement moderne connaît une évolution exponentielle. Stimulé par les progrès technologiques et les transformations de la société, il répond à des besoins fonctionnels et de confort mais aussi à d'incontournables marqueurs sociétaux, professionnel et de genre, sans oublier un facteur émotionnel souvent déterminant, le plaisir.

Le rationalisme du vêtement revendiqué par les avant-gardes russes (constructivistes et surtout productivistes) a certes raté son ambition émancipatrice, celle de libérer l'individu, d'une part du manque et d'autre part d'une dépendance à des effets superficiels, inutiles voire aliénant de mode ; ce programme collectif s'est réalisé dans les heures les plus noires du XXe siècle, dans les camps de déportés nazis et dans la Chine totalitaire de Mao.

Pourtant l'histoire du vêtement moderne est inséparable du rationalisme et du fonctionnalisme. Mais cette histoire serait stérile si elle n'était aussi animée par une part indispensable de sensibilité, cette sensibilité (émotion, plaisir et autres sentiments subjectifs) que les productivistes les plus radicaux avaient voulu éliminer. Comme tous les biens de consommation, les vêtements sont déterminés par un équilibre, mouvant en fonction des époques et des biens, entre la part affective et la part rationnelle, la part objective et la part subjective. Aux excès sensationnalistes des Futuristes russes puis italiens ont répondu les excès productivistes russes. Ils ont chacun stigmatisé une composante du vêtement mais en rompant les nécessaires équilibres ; ils ont annoncé des révolutions là où les utilisateurs n'aspiraient qu'à des évolutions plus ou moins radicales selon les besoins et les époques.

Comme tous les mouvements artistiques, les Avant-gardes russes n'ont pas orienté la production, ils ont par contre conceptualisé, avec plus ou moins de clairvoyance, l'état et le devenir de nos sociétés. Le costume d'ouvrier dessiné par Rodtchenko et Stepanova, n'est que le marqueur un peu maladroit du succès mondial du jeans mis au point par M. Levi Strauss et du bleu de travail. Leur incontestable audace aura été d'avoir abordé le vêtement vernaculaire de la modernité, domaine dans lequel aucun autre mouvement artistique n'avait eu et n'aura plus l'audace de s'aventurer.

Cette étude sur le design du vêtement aborde les formes, les fonctions et les sensibilités propres à différentes typologies du vêtement. Historique, elle aborde les jeux des évolutions à la fois technologiques et sociétales.

Modernité et uniformes

Uniformes militaires

A la fin du XIXe siècle la tenue militaire a abandonné son ornementation de parade pour se transformer en une tenue de combat. (treillis militaires issus des premiers vêtements d'ouvriers). Les uniformes portés hors du théâtre des opérations perdent presque tous leurs éléments décoratifs ou chamarrés. Gris, beiges, bruns, bleu sombre, ils ne représentent plus le faste ou la gloire d'un État ou d'un souverain mais sa puissance objective. L'armée devient une machine de guerre et elle en prend les couleurs. Les insignes de grades ou d'appartenance se rationalisent à l'extrême dans des codes qui répondent à une nécessité de lisibilité immédiate. Leurs formes se rationalisent en corsetant le soldat dans des formes géométriques simples : poches et revers droits, couvre-chefs circulaires (képis ou casquettes), lignes droites du pli du pantalon et même des plis droits apportées par le repassage stricte et presque amidonné des chemises.

Influence du vêtement militaire sur la société civile

- Depuis la fin du XIXe siècle l'armée influence la mode vestimentaire des petits garçons ; le costume marin sera un incontournable du jeune mâle bourgeois.
- Les chefs d'états, principalement des dictatures fascistes et communistes, délaissent le costume de ville pour arborer des tenues d'inspirations militaires: Hitler, Staline, Sun Yat Sen, Mao, sans oublier de Gaulle ou Churchill ...
- La militarisation du costume des enfants se fait aussi à travers les uniformes des organisations de masses : scouts, mouvements de jeunesse politiques (jeunesses socialistes ou fascistes)
- Une dérive du treillis militaire: son utilisation massive dans les mouvements alternatifs des années 60 et 70 (vogue des surplus militaires) répond à un refus des artifices de la société de consommation. La jeunesse contestatrice adopte une tenue dénuée d'artifices de séduction, l'outil déterminant de la consommation.

Uniformes carcéraux

La tenue du prisonnier (politique ou de droit commun) répond à deux fonctions primordiales bien définies : identifier et stigmatiser. Le motif de la rayure (bagnard, déporté) y trouve une utilisation abondante.

Encore plus que dans l'armée, mais dans une logique similaire, l'uniforme carcéral gomme l'identité individuelle. Cette logique trouve son aboutissement dans les systèmes concentrationnaires où les prisonniers perdent jusqu'à leur nom pour ne plus être désignés que par des matricules. Dans des camps de déportés on a cependant assisté à des phénomènes de coquetterie masculine, voire de mode. Afin d'évaser des bas de pantalons, des déportés les déformaient avec des cales de bois ! A partir d'un

minimum de survie, le plaisir reflleurissait. Il y avait bien dans les camps des bordels accessibles à certains détenus.

Modernité et vêtement de travail

Le bleu de travail a été le vêtement identitaire du monde ouvrier. C'est avant tout un vêtement masculin. Sa texture dure l'associe à des travaux de forces.

Moins sexuée, la blouse est portée par les hommes et les femmes mais elle n'aura jamais le même prestige. Elle est associée soit à une femme laborieuse soit à un employé de bureau ou de boutique, deux statuts qui n'ont jamais incarné l'idéal du prolétariat. La grande évolution de la blouse sera l'introduction des textiles synthétiques.

Les vêtements de travail identitaires disparaissent malgré certains îlots de résistance comme en Allemagne chez des ramoneurs ou les Compagnons du travail

Personnel de maison:

On est passé de l'absence de tenue spécifique pour les domestiques au XVIIIe siècle aux tenues très codifiées des femmes et valets de chambres, maîtres d'hôtel, cochers puis chauffeurs et dans une moindre mesure des jardiniers. Ce code vestimentaire perdure aujourd'hui dans les grands hôtels. Les tenues de domestiques sont une invention de la bourgeoisie du XIXe siècle qui tenait à se différencier visuellement de son personnel là où l'aristocratie des siècles précédents savait que cette différence résidait avant tout dans la différence de sang ; elle était dans la nature des choses et non dans celle des vêtements.

Modernité et vêtement quotidien (parallèle entre les propositions de Tatline ou Rodtchenko et l'histoire du jeans - Levis-)

La fin du XIXe siècle a transformé la silhouette de l'homme. Le bourgeois rejette la couleur et adopte le noir avec une chemise ou un plastron blanc. L'ensemble de son costume magnifie la ligne droite ou circulaire (pli du pantalon, lignes des revers, coupe droite, haut de forme cylindrique ou melon sphérique chaussettes maintenues droites par des fixe-chaussettes...) Comme les tenues noires des bourgeois hollandais du XVIIe siècle, ce vêtement élude toute frivolité. La tenue de l'homme moderne incarne les valeurs sobres et austères du labeur ; la femme est exclue de cet univers, elle est destinée à celui de la frivolité donc à la couleur et aux formes mouvantes, irrégulières et ondulantes avec un jeu très subtil sur l'érotisation de son corps.

La tenue de l'ouvrier a aussi abandonné les couleurs et décors des costumes régionaux traditionnels. Elle se distingue cependant de celle du bourgeois par l'absence de lignes rigides. Le vêtement ouvrier est

souple (casquette de drap versus chapeau haut-de-forme).

La casquette de base-ball le succès populaire mondial d'un couvre-chef comparable à celui du jeans.

Propositions de vêtements populaires (costume Mao en Chine, chemise cubaine, propositions en RDA, Schreiber et Hollington dans les années 60 pour un nouveau vêtement masculin)

Modernité et vêtement de sports

Le vêtement de sport est apparu avec le développement de cette pratique dans les milieux aristocratiques et bourgeois britanniques. Il a eu une formidable influence sur le vêtement de ville. Le chapeau melon était à l'origine un chapeau fait pour les cavaliers qui chassaient dans la forêt et risquait moins de heurter les branches que le haut-de-forme.

La veste colorée est apparue avec les matches de cricket et de tennis. Utilisé dans une certaine intimité sportive, il a, dès avant la première guerre mondiale arboré des couleurs tranchées, des rayures larges aux couleurs contrastées.

Le blazer est lié à la pratique des régates.

Les maillots des équipes ont constitué, depuis la fin du XIXe siècle, de formidables surfaces d'expressions de signalétiques (identification des deux équipes, des nations, des sports et enfin des supports publicitaires) Le maillot est passé du terrain de sport à la ville.

Évolution des maillots de bains masculins et féminins.

Modernité et vêtement féminin

L'évolution du vêtement féminin est avant tout une évolution vers la liberté de mouvement de la femme.

La crinoline était une manière d'immobiliser la femme, de l'entraver dans ses mouvements. Le port du pantalon a été longtemps considéré comme une attaque contre la différenciation des sexes, une attaque contre un ordre moral et social immanent.

Pendant la guerre de 1914, les femmes ont le droit d'occuper des tâches masculines mais pas de "porter la culotte". Les très rares qui le font dans des travaux très durs comme la mine ou la sidérurgie sont considérées comme ayant atteint, voire dépassé, les bas-fonds de la dignité humaine.

Malgré les revendications emblématiques pour le port du pantalon, l'émancipation vestimentaire de la femme ne passera pas par une mode unisexe, malgré les utopies des années 1960-1970, mais par un vêtement féminin de plus en plus et de mieux en mieux adapté aux libertés de mouvements.